

« Des siècles avec vous »

Alexandre Lazaridès

Number 73, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (1994). Review of [« Des siècles avec vous »]. *Jeu*, (73), 183–184.

« Des siècles avec vous »

Chorégraphie et interprétation : Sylvain Émard ; musique originale : Bertrand Chénier ; costumes et maquillages : Angelo Barsetti ; scénographie : Richard Lacroix ; éclairages : Marc Parent. Production de Sylvain Émard Danse, présentée au Théâtre la Chapelle du 23 novembre au 4 décembre 1994.

La possession par le corps

Les artistes, en renouvelant notre vision du monde, nous mettent dans la nécessité de renouveler le langage, de trouver des combinaisons — de mots, d'expressions, d'images — inédites pour rendre le non-dit que seul l'art semble à même de manifester. Voir Sylvain Émard danser m'a fait vivement sentir cette nécessité-là. Ce qu'il réussit à évoquer, c'est *la possession par le corps*. À la conception idéaliste du corps maîtrisé et contrôlé — corps mécanique et instrument servile de la volonté —, Émard oppose une conception du corps, germe et support de l'esprit, tout en énergie et en tension. Imaginons une statue qui, par suite d'un événement proprement stupéfiant, s'animerait, bougerait bras et jambes, se mettrait en branle, commencerait à marcher, et, insensiblement, se rendrait compte que la pensée est en train de lui venir, s'en étonnerait et, par son étonnement même, accéderait au stade de l'humain : c'est à un tel prodige que nous fait assister *Des siècles avec vous*.

À la rigueur, ce spectacle pourrait être considéré comme une traversée initiatique des apparences. Trois moments marquent cette traversée. Au début, voici, surgie du

noir absolu, une créature immobile dont le visage tourné vers le haut semble adresser une interrogation muette au vide immuable qui l'entoure ; dans l'attente d'une réponse (elle ne viendra pas du haut ni du vide), ce qui suit semble un éveil des sens et de la sensibilité, suite de poses et de torsions presque simiesques où le corps se découvre en explorant ses possibles : mouvements giratoires à fleur de sol, arrêts subits suivis de reprises frénétiques. Dans un deuxième temps, l'action se transporte sur le rebord d'un grand cadre, que l'on voyait au début tout noir, mais qui, maintenant, se révèle être une glace, à la fois vitre et miroir ; voici donc la traversée des apparences accomplie, l'être est parvenu de l'autre côté — sans que l'on sache exactement de l'autre côté de *quoi*. Les gestes ont perdu de leur turbulence, de leur angoisse ; ils sont plus mesurés, plus réfléchis. Enfin, c'est sur une fenêtre rouge vif, qu'on croirait cadrer un incendie, que la silhouette va se découper en ombres chinoises, s'immobilisant progressivement dans une méditation indéfinie.

Une danse pour la pensée

De façon paradoxale, cette recherche d'un sens, que le titre du spectacle encourage et oriente d'ailleurs, finit par reléguer le sensible, ce que l'on voit sur scène et à quoi l'on s'accroche d'emblée par instinct, au rang d'un signifiant dont la fonction fondamentale — porter, livrer le sens — est celle d'un serviteur indispensable. Durant la première partie du spectacle, on est porté par une espèce d'étonnement inquiet, on apprend à entrer dans une autre dimension, dans un espace différent. L'on pourrait s'expliquer ainsi la mise à l'écart de l'émotion (mise à l'écart seulement, et non absence d'émotion) qui caractérise cette création de Sylvain Émard. Austérité ou ascèse, c'est, à coup sûr, un choix totalement assumé, car il n'apparaît à aucun

moment comme le fait d'une quelconque impuissance ; les séductions de la sensualité chorégraphique sembleraient plutôt avoir été une à une évincées au cours d'une recherche pour laquelle le terme d'*ascèse* conviendrait parfaitement, si l'on se remet à l'esprit les racines spirituelles de la danse. L'émotion naît alors d'une source comme extérieure à notre perception et à notre compréhension ; elle devient, pour ainsi dire, toute spirituelle. C'est, si l'on veut, une danse pour la pensée.

Il serait bien difficile d'accoler des épithètes convenues, telles que « gracieux » ou « harmonieux », aux mouvements que Sylvain Émard impose, voire inflige à son corps. C'est bien plutôt la dynamique de la cassure et de la désarticulation qui conduit sa gestuelle. Le visage est admirablement tendu vers une espèce d'interrogation muette et étrangement inhumaine, comme si rien ne pouvait peupler ce regard. La couleur gris souris d'une tenue de ville bien banale va dans le même sens, celui d'un détournement du plaisir visuel vers d'autres sentiers, plus abstraits, plus intellectuels. Quant à la bande sonore, intermittente et sobre, elle crée une atmosphère raréfiée où le silence et le vide semblent plus significatifs que les notes qui les expriment. C'est dire le pari audacieux et risqué d'un tel spectacle, mais pari entièrement gagné.

Alexandre Lazaridès



Photo : Michael Slobodian.